

LA ROCHE-AUX-CORNEILLES A ROUILLON

LÉGENDE DU XII^e SIÈCLE

FÉE ET TROUVÈRE

A Madame Alice B., née de F.

I

Gérard était né dans un beau château, de bons et vieux gentilshommes, le cadet de dix enfants.

Dès la grossesse de sa mère, son père avait dit : « Si c'est une fille, elle prendra le voile et sera nonne en quelque moutier ; si c'est un fils, il sera chanoine : avec conviction il dépêchera laudes, vêpres et

matines, il fera d'ennuyeux sermons et il écoutera la confession des vieilles femmes, mais du moins il aura sa prébende et il ne devra point mendier. »

Cependant, Gérard était beau comme un jeune dieu; la liberté, même en guenilles, pour lui valait tout l'or d'un pays; bien lui plaisaient avril et la verte saison, le jeune printemps qui fait venir feuilles et fleurs et, sous le bois rameux, réveille les gazouillis d'oiseaux; bien lui plaisait aussi l'été beau et serein, clair et vermeil, chaud et fleuri, où le temps est doux pour dormir en la plaine.

Aux grasses prébendes et aux délices paresseuses du cloître il préféra l'existence errante et aventureuse des trouvères qui vont, la besace au dos, glanant le long des routes un gobelet de vin, un morceau de pain bis, un peu d'amour et un peu de gloire.

II

Trouvères et ménestrels, ô vous les seuls vrais poètes, combien je vous envie!

Esprits enfants et merveilleux, vous incarniez en vous l'âme jeune, vivace, féconde, harmonieuse d'un peuple adolescent.

Vous n'étiez point des pédants gourmés, des savantasses farcis de grec, de latin et d'arithmétique. Vous ignoriez les règles étroites, ces brodequins de femme qui rapetissent et déforment le génie. Les résonances rythmiques, les belles rimes vibrantes, chaudes et colorées suffisaient à votre art.

Vous suiviez votre instinct. Vous chantiez comme les ruisseaux murmurent, comme coulent les rivières, comme gron-

dent les torrents. Vous vibriez et vous chantiez.

Vous laissiez votre imagination aller à l'aventure, la bride sur le col, et selon son caprice prendre le petit pas, s'emporter en d'étourdissantes galopées, bondir, hennir, s'arrêter, repartir encore, parcourir des prés fleuris ou des champs de bataille effroyables et lugubres.

Tour à tour vous chantiez l'amour, les gentes dames, les hommes braves, les hauts faits des barons, les courses lointaines, les combats épiques, les hasardeuses conquêtes. Vous composiez des poèmes larges, amples et géants, de mâles épopées, de grandioses légendes chevaleresques, et comme en vous jouant, le soir, pour vous délasser, des pastourelles, des complaintes, des reverdies, des berceuses, des ballades, des virelais, des fabliaux, des noëls populaires, des contes de fées radieux, de plaintives romances, des satires mordantes comme des acides.

Vos vers aux libres et franches allures avaient pour cortège la musique, le geste, les attitudes, les pas cadencés.

Vous alliez de château en château, de cloître en cloître, de ville en ville, égrenant des perles et des joyaux, ainsi qu'un moine les grains de son chapelet. Vous aviez toutes les gloires. Vous émerveilliez les marchands dans les foires, les buveurs dans les fumeuses tavernes, les abbés et les prieurs dans les riches abbayes, les nobles hôtes et les belles dames dans les salles d'apparat des manoirs, après la chasse ou après le tournoi, au milieu des brillants festins.

Ici, l'on vous laissait coucher dans la basse-cour parmi les serviteurs et les servantes. Là, vous étiez royalement accueillis et traités. Un jour, vous étiez réduits à boire l'eau des sources à la place de vin, votre aumônière sonnait creux et votre besace était bien plate. Le lendemain, votre escarcelle rendait, à chaque pas, un

joli son d'or remué, et vous étiez vêtus de pourpre et de drap d'or comme des princes. Les belles en s'endormant murmuraient votre nom. Vous passiez, avec une superbe indifférence, de la maigre paillasse de quelque robuste fille d'auberge dans le lit drapé de soie d'une poétique et rêveuse châtelaine, — car aussi bien sont amours sous la bure que sous le brocart, et le poète écoute chanter son cœur.

Vous étiez jeunes, beaux et charmants; vous étiez pauvres, insoucians et dédaigneux; vous étiez aimés, loués et enviés; ah! vous étiez heureux.

Trouvères et ménestrels, ô vous les seuls vrais poètes, combien je vous envie!

III

Gérard, le beau rimeur, s'en venait de Namur où il avait passé toute une

semaine en l'hôtel du comte, et où il avait été fêté comme un évêque ou comme un connétable. Il avait dessein de visiter maintenant Poilvache, Montaigle, Bouvignes, Moulins, Leffe, Dinant, Waulsort, le Château-Thierry, Agimont, Beauraing, Hierges, tous les bourgs, tous les manoirs, toutes les abbayes de cette belle et opulente contrée.

Il avait quitté Namur avant le jour et avait suivi la Meuse. Quand il arriva au pied du rocher de Rouillon, le soleil se levait. Sous la caresse épanouie de l'aurore, la rivière apparaissait toute rose, et son faible remous, au milieu des brouillards qui s'envolaient comme des voiles de gaze, faisait ressembler les petites vagues frissonnantes à des seins de vierge, le matin, dans le coquet et voluptueux désordre des batistes entrebâillées. C'est ainsi du moins que Gérard voyait les choses. Mais Gérard était jeune, amoureux et poète; on était au

printemps, et les fauvettes s'aimaient dans les feuilles.

Inspiré par ce spectacle et par la solitude paisible et profonde qui l'entourait, séduit par le paysage verdoyant et mélancolique qu'offrait la vallée en cet endroit, le trouvère s'assit au bord de l'eau, sur la berge, et se mit à rêver délicieusement. Les rimes sonores se pressaient et chantaient dans son cœur, comme une bande d'oiseaux, le soir, dans un buisson d'aubépine.

IV

Un bruit de branches écartées et de feuilles froissées, tel qu'en occasionnent les biches en passant dans les fourrés, ne réussit point à distraire le poète de sa céleste rêverie. Mais une petite main fine et blanche s'étant posée sur son épaule, Gérard se retourna.

Tout près de lui, souriait, ingénue et charmante, une vierge, la plus belle qu'on eût vue depuis que les rois portent couronne, une diaphane et vaporeuse beauté, immatérielle, éthérée, à peine une forme, presque un songe et presque une illusion. Cette ombre nuageuse pourtant vivait; elle se mouvait avec d'onduleuses et félines souplesses; elle fixait sur le ménestrel deux profondes prunelles d'un noir violet de raisin mûr, des yeux incomparablement beaux, étranges et fascinants. Une tunique en fils de la Vierge, mince, ténue, transparente, voilait, à peine, un corps d'un merveilleux dessin et qui avait l'éclat rayonnant, la blancheur splendide des lis. Et ce corps déjà si aérien et si éphémère, ainsi qu'un ange, avait des ailes, deux longues ailes diaprées et nuancées comme de lumineux arcs-en-ciel. Auprès de ce rêve de beauté, de grâce et de délicatesse, les fleurs les plus fraîches étaient pâles et

décolorées, les plus légers oiseaux étaient gauches et lourds, les plus brillants papillons pour parure semblaient n'avoir que de sordides et misérables haillons.

V

Le poète n'osait en croire ses troubles regards. Était-il bien éveillé ou n'était-il pas plutôt le jouet de quelque songe trompeur et charmant? Était-il encore sur la terre au milieu des hommes grossiers et des femmes mortelles? N'était-ce point déjà le ciel avec Marie, la gracieuse et souriante fille de Dieu, qui s'avancait au-devant de lui et venait le recevoir pour le récompenser de l'avoir chantée en ses vers?

Dans son admiration perplexe, il s'agenouilla, et joignant les mains, il commença une prière. Mais l'apparition

l'arrêta dès les premières syllabes qu'il voulut prononcer :

— Ne blasphémez point, lui dit-elle d'une voix mélodieuse et tendre comme celle d'une amante parlant à son amant. Je ne suis pas Marie, la belle Vierge; à peine serais-je digne d'être sa servante et son esclave.

— Seriez-vous ange de Dieu, rayonnante et svelte apparition?

— Non, Gérard, et j'en bénis le Ciel, car les anges n'aiment pas et moi je puis aimer.

— Comment donc vous nomme-t-on, gracieuse et brillante dame, et d'où êtes-vous venue en cette haute et déserte forêt que j'ai traversée ce matin sans y rencontrer ni donjon, ni chaumière?

— Blanche est mon nom; et, en effet, poète, tu le vois, je suis blanche comme l'aube naissante, blanche comme la neige, blanche comme les lis, blanche comme une âme de vierge; je suis Blanche la bien

nommée. Je glisse sur la brise; le zéphyr m'emporte comme un flocon de neige, comme un duvet d'oiseau, comme un pétale de fleur. J'erre par les coteaux et les vallons, les forêts et les plaines. Je suis légère comme l'hirondelle qui, de son aile agile, effleure sans la rider la surface des claires fontaines. Mes pas ne laissent point de trace. Des prairies de primevères me servent de couche, et mon corps est si vaporeux que, au matin, quand je me lève, aucune de leurs fragiles corolles n'apparaît affaissée; un papillon, en se posant sur elles le court espace d'un baiser, les flétrit plus que moi après toute une nuit de repos et de sommeil. Quand, au milieu des ténèbres, je traverse les airs, je laisse derrière moi un sillage lumineux, et les paysans, en se signant, murmurent : « C'est une étoile filante, il fera beau demain. » La séduction infinie de mes mouvements, si je daigne me baigner en quelque source au

fond des bois, rend les cygnes jaloux. Pour m'en faire des pendants d'oreille, je dérobe des gouttes de rosée où le joyeux soleil vient se jouer comme dans un prisme. Mes lèvres sont si fraîches, et de ma bouche, si je soupire, s'exhale une haleine si parfumée que les abeilles volontiers prendraient mes lèvres pour une rose. Cette forêt est mon domaine enchanté. Quand je le parcours, sur mon passage les arbres s'inclinent comme des esclaves, et les fleurs se balancent ainsi que des encensoirs. Les rêveuses sylphides, les génies malicieux, les esprits de la nuit, les lutins qui aiment à danser au clair de lune et qui scandent leurs rondes avec des baisers, voilà ma cour. M'as-tu reconnue maintenant? As-tu reconnu la fleur des bois, leur plus douce fleur, celle dont le souffle amoureux, regarde, fait éclore d'autres fleurs? As-tu reconnu la fée, la sœur des chevaliers, l'inspiratrice des poètes?... Je t'ai vu

passer tout à l'heure, beau ménestrel, avec ta taille souple, ta démarche fière, ton grand front pensif; et j'ai conçu pour toi une passion que mes traitres soupirs hélas! t'ont déjà révélée. Je t'offre mon amour. Sois sans crainte. Je ne suis point une méchante fée. Je n'ai jamais donné aux hommes que du bonheur. Je te ferai le plus grand poète de l'univers. Ma voix, tu l'entends, est harmonieuse comme un chant lointain de jeune fille. Le jour, quand je chante, les oiseaux se taisent afin de m'écouter; et la nuit, les étoiles quittent la voûte du ciel et viennent se ranger autour de moi pour mieux m'entendre. Je te prêterai ma voix et je t'enseignerai le secret de pareils enchantements. Tour à tour tu seras alouette, fauvette ou rossignol pour chanter les tendres et amoureuses chansons; mais pour dire les combats et les grandes luttes épiques, ta voix, quand tu le souhaiteras, aura les âpres et superbes

rugissements des lions et des tigres. Dans mille ans et davantage, si tu daignes m'aimer, on redira les chants de Gérard, le fameux trouvère, et ton nom, comme tes vers, sera immortel.

Et Gérard, transporté, répondit :

— Lis du ciel, fée, ange, femme, déesse, toi qui réunis en ta personne toutes les beautés, beauté parfaite, beauté souveraine, je me donne à toi. Je serai un arbre de plus et une fleur de plus dans la forêt qui te sert de jardin. Je me prosternerai comme les chênes et comme les bouleaux, et je t'encenserai comme les fleurs. Je remplacerai les sylphides berceuses qui, pendant ton sommeil, agitent autour de ta tête des touffes de feuillage en guise d'éventail... Je hais les autres femmes parce que je les ai aimées; elles me font horreur comme une nuit d'orgie. Pardonne-moi; lave sur mon visage les souillures de leurs baisers. Désormais je ne veux plus aimer que toi, ô pâle char-

mresse! Je te serai fidèle, ô ma reine, comme la lumière est fidèle au soleil, comme les ténèbres sont fidèles à la nuit!

— Trouvère, j'accepte ton hommage profond. Tu seras mon poète et je serai ta fée. Tant qu'il fait jour, je ne puis pas aimer. Mais cette nuit, et les autres, et toujours, nous serons bien heureux! Prends ce cor d'ivoire où sont gravées des rondes d'amoureux; tu l'approcheras, le soir venu, de tes lèvres aimées, et une biche blanche et svelte comme moi te conduira vers ma demeure.

VI

Gérard se bâtit contre le rocher une hutte de feuillage, et il attendit plein d'impatience et d'émoi. La nuit fut bien longue à venir; les heures s'écoulaient lentes comme des journées, lentes comme des semaines.

Enfin, après des siècles d'attente anxieuse, le soleil disparut derrière l'horizon empourpré; la nuit descendit peu à peu, développant, avec trop de paresse au gré de Gérard, les amples plis de son grand manteau sombre, parsemé d'innombrables étoiles comme un immense velum de soie noire où le tisserand aurait mis des myriades de points d'or.

Le cor palpitant retentit et se perdit dans la nuit. La biche blanche vint au-devant du poète et le guida par les ténébreuses avenues de la forêt.

Une même touffe de thym sauvage servit d'oreiller aux radieux amants, et ils s'aimèrent comme, dans le paradis terrestre, aux premiers jours du monde, Adam et Ève sa belle compagne durent s'aimer, sans lassitude, sans faiblesses, sans défaillances, sans dégoûts passagers, dans un bonheur constant et une indicible volupté.

Dès que les étoiles commencèrent à

pâler dans le ciel moins noir, la fée toucha son amant avec sa baguette magique, et Gérard subitement endormi fut porté par les sylphes et les lutins de l'air dans sa cabane de feuillage au pied du rocher.

Quand il s'éveilla, le soleil flambait dans le ciel clair, et Gérard se trouvait reposé, frais et dispos comme au sortir d'un bain en quelque froide fontaine.

VII

Et ce fut ainsi toutes les nuits.

L'écho, au loin, répercutait les sons errants du cor. Le poète saisissait entre ses bras noueux la petite fée toute frémissante de tendresse; il l'enlevait comme on enlève un enfant, et il l'emportait, à travers l'air parfumé des bois, jusqu'à quelque clairière, jusqu'à quelque grotte

sauvage où ils trouvaient des lits de mousse préparés pour eux par les ingénieuses sylphides. Là, jusqu'au matin, ils s'aimaient, et le bonheur des élus dans le ciel les faisait sourire de pitié.

Gérard ne vivait plus que pour son amour. Les triomphales rimes, les chansons de geste qu'on dit devant les comtes et les ducs, les ambitions augustes, la gloire, à quoi bon? Bagatelle, puérité, amusement d'enfant! Pourquoi rêver à la gloire quand on a le bonheur? Pourquoi chanter lorsque l'on aime et que l'on est aimé? Pourquoi vouloir arracher aux rebecs et aux vielles à archet de dures et rocailleuses mélodies lorsqu'on a les sonores baisers et la musique des mots d'amour?

Le poète, un soir, avait jeté dans la Meuse les parchemins où ses vers étaient griffonnés, et il n'y pensait plus. Il vivait et il aimait; c'était assez de bonheur et assez de gloire pour un homme.

VIII

A l'autre bout du monde, au fond de l'Inde enchantée, il est un merveilleux et magique jardin.

Là se mêle et s'enchevêtre toute la flore royale de ces divins climats. Ce n'est partout que fleurs éblouissantes, fruits d'or, aromates, parfums brûlants, frémissements d'ailes, suaves chants d'oiseaux.

Vingt larges avenues mènent à une spacieuse clairière, au centre de laquelle se dresse un prestigieux et féerique palais. Le ciseau d'un incomparable ouvrier l'a creusé dans un bloc de diamant si gros qu'on l'eût pris pour une de ces épouvantantes montagnes de glace qui, l'hiver, voguent comme des continents perdus, à travers l'horreur des océans polaires. Le toit n'est qu'une immense plaque d'or. A la moindre brise, sur son faite, tournent,

avec des bruissements doux comme la plus agréable musique, cent mignonnes girouettes si constellées de pierres précieuses qu'on dirait autant de somptueuses croix épiscopales. Le palais tout entier n'est qu'un éblouissement. Ici, des portiques de rubis; là, pour pavements, des mosaïques de topazes, d'émeraudes et de saphirs; partout, des lits, des trônes, des tables, des dressoirs taillés avec prodigalité dans l'argent, dans l'or et dans l'ivoire.

IX

C'est là que demeurent Obéron et son épouse Titania, le roi et la reine des fées, en même temps que les incorruptibles gardiens de la céleste et divine poésie.

Tous les ans, à l'automne, les fées d'Ecosse, celles de Bretagne, celles du Rhin et celles de la Meuse, celles d'Orient

et celles d'Occident, toutes les fées enfin étaient convoquées dans ce palais pour rendre compte à leur souveraine de l'usage qu'elles avaient fait de leur puissance, et, selon leur mérite, recevoir récompense ou châtement.

Blanche, la fée des bois de Rouillon, n'eût pas plus tôt paru que Titania fronça son épais sourcil et que sa belle figure rayonnante se voila d'un nuage.

— Il est oiseux, s'écria-t-elle toute pâle de courroux, il est oiseux, fée indigne, de me narrer l'emploi de votre année. Vos forfaits et vos hontes me sont connus, et j'attendais avec une suprême impatience cette solennelle circonstance pour vous punir avec éclat. Fées mes sujettes, écoutez toutes, et que cette leçon vous garde à l'avenir de toute forfaiture. Il était un poète beau comme le jour, vibrant comme le vent dans les saulaies, et quoique jeune, illustre déjà. Cette fée, un matin, est allée l'attendre au coin d'un

bois; elle s'est offerte à lui comme une prostituée à un passant. Pour mieux le prendre, elle lui promit d'inspirer ses chants et de les rendre immortels. Le naïf l'écouta. Depuis ce jour, plus une ballade, plus un vers. Que dis-je? le malheureux a jeté ses poèmes à la rivière comme, après une mort, on brûle les vêtements du trépassé, — pour chasser jusqu'à son souvenir importun. Un pareil forfait ne demeurera point inexpié. La fée coupable sera châtiée comme Titania sait punir. Au pied du rocher de Rouillon, ce matin maudit, — il vous en souvient, Blanche, — vous aviez étalé devant Gérard toutes les trompeuses grâces de votre corps : et votre blancheur immaculée, et vos ailes d'archange, et vos grands yeux couleur de violette, et votre bouche pareille à une rouge rose où les abeilles trompées venaient butiner. Vous aviez vanté la vapeur parfumée qui vous sert de transparent et impudique vêtement; et le sillon de

lumière qu'en vos courses nocturnes vous laissiez sur vos pas; et votre voix plaintive et caressante comme une prière de vierge. Je vous ôte tout cela. Regardez-vous, et contemplez votre amant!

L'essaim des sylphes, des génies et des follets qui voletait autour de Titania arrêta soudain sa ronde nonchalante.

A la place de la fée blanche et diaphane et de Gérard le beau rimeur, se tenaient deux affreux oiseaux, lourds, épais, gauches et patauds comme des oies.

Et Titania continua, au milieu des rires et des moqueries de toute sa cour :

— Regardez-vous, la belle fée radieuse ! Ils sont blancs, ces yeux violets dont vous étiez si fière. Votre mignonne bouche rose est devenue un gros bec noir. Noirs sont vos pieds jadis si blancs. Noire, noire comme de l'encre, votre robe de transparente dentelle. Essayez de chanter, enfant à la voix musicale, que les étoiles en cercle venaient écouter; vos croassements

gutturaux effrayeraient les enfants et les feraient pleurer. Vous vous nourrissiez de feuilles de rose et vous vous enivriez de parfums; les vers, les limaces, les cadavres immondes feront désormais votre pâture. Comme un bouquet de fleurs, vous embaumiez l'air où vous passiez; sentez-vous l'odeur nauséabonde qui s'exhale de votre corps? Vous êtes une corneille, ma belle fée, et votre amant, au front pensif et doux, qui chantait de si suaves chansons n'est plus qu'un corbeau à la voix enrôlée. O le gracieux couple que voilà! Retournez, beaux oiseaux, dans les bois de Rouillon témoins de vos charmantes amours. Je vous donne le rocher pour château. Bâtittez à sa cime un nid de branchages grossiers, pondrez-y des œufs oblongs et verdâtres, et soyez les ancêtres d'un peuple de corbeaux noirs, sinistres, turbulents, bavards et querelleurs comme vous êtes vous-mêmes maintenant. Vous vivrez là cent ans, et vos enfants vous y succé-

deront jusqu'à la consommation des siècles. Toujours, autour de la roche blanche, tourbillonneront leurs lamentables légions. Leurs gauches amours, leurs maladroites caresses en feront la risée des autres oiseaux. Leur vol inquiet et incertain, leurs lugubres croassements annonceront les mauvais temps et les malheurs; ils seront les oiseaux de mauvais augure. On les pourchassera; les petits garçons avec des bâtons leur feront la guerre, et les lourds corbeaux fuiront devant eux comme des poules. Tel est mon arrêt.

X

Depuis ce jour, autour du rocher de Rouillon, plaquant de taches noires la blancheur crayeuse de la montagne, par grandes bandes innombrables, les cor-

beaux volent et croassent sinistrement. La *Roche-à-la-Fée* est devenue la *Roche-aux-Corneilles*, et ce triste nom, comme un stigmaté, lui est demeuré.

Légendes

De la Meuse

H. de NIMAL



BRUXELLES

J. LEBEGUE ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

45, RUE DE LA WARELONNE, 45

Légendes De la Meuse

PAR

H. de NIMAL



Bruxelles. — Impr. J. Lebegue et C^{ie}, rue Tzarankon, 6.

BRUXELLES
J. LEBÈGUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADEIRA, 46

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I	
RIERGES ET LES DAMES-DE-MEUSE. — Légende de la première croisade	7
II	
AGIMONT. — Légende mérovingienne. — La fée de la Meuse.	31
III	
HASTIÈRE. — Légende du commencement du XIII ^e siècle. — Saint Walhère	45
IV	
WAULSONY. — Légende du X ^e siècle. — Le fer- mail du comte Eilbert.	65
V	
CHATEAU-THIERRY. — Légende du XIV ^e siècle.	89
VI	
LA GROTTTE DE FREYR. — Légende des temps gaulois	117
VII	
LA CHANDELLE DE CHALEUX. — Légende du XV ^e siècle. — Les Nutons	135

	PAGES
VIII	
DENANT. — Légende carlovingienne. — Les quatre fils Aymon.	
La grotte de Montfiat	153
Le château de Montfort	160
Les fonds de Leffe. — La fontaine et le cherau de Charlemagne	182
La Roche-à-Bayard.	190
IX	
BOUVIGNES ET LES DAMES DE CRÈVECOEUR (1554)	195
X	
SEVENNE. — Légende du premier siècle. — St-Materne et la Pierre du diable . . .	227
XI	
FOILVACHE (1322)	241
XII	
MONTAGLE. — Légende de la fin du XIII ^e siècle.	261
XIII	
YVOIX (1652). — La sorcière	311
XIV	
LA ROCHE-AUX-CORNEILLES A BOUILLON. — Légende du XII ^e siècle. — Fée et trouvère	353
XV	
LES ROCHERS DE FRÈNES. — Légende du IX ^e siècle. — Les géants	383



F. PUTTAERT DEL.

M. WEPLER SC.

La Roche aux Corneilles (Rouillon).